



HAL
open science

Alice in Underland, ou les outre-caves du pétrole

Matthieu Duperrex

► **To cite this version:**

Matthieu Duperrex. Alice in Underland, ou les outre-caves du pétrole. Les Carnets du paysage, 2019, Énergie, 36, pp.10-23. hal-03639817

HAL Id: hal-03639817

<https://hal.science/hal-03639817>

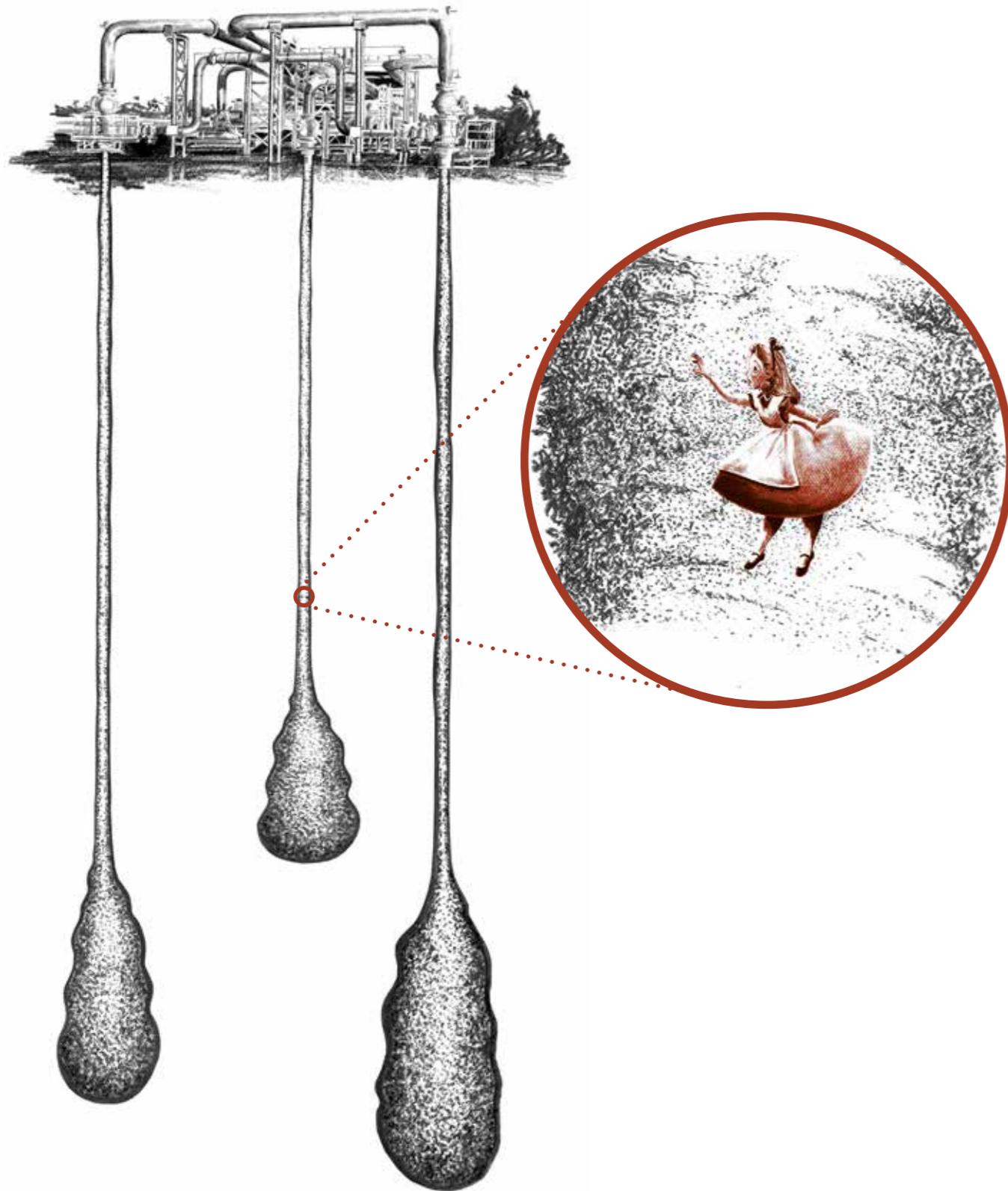
Submitted on 25 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



MATTHIEU DUPERREX. FUSAINS DE STÉPHANE BRISSET

Alice in Underland, ou les outre-caves du pétrole

Tous les experts du secteur vous le diront, “si on voit le pétrole, c’est qu’il y a un problème”. Si l’on y songe, nous serions en peine d’imaginer nos paysages occidentaux vernaculaires – à plus d’un titre des “pétro-paysages” – sans l’essor des “industries du carbone” au XX^e siècle. Mais l’énergie carbonée, issue de la combustion et de la transformation de ressources fossiles, n’a cependant que rarement été appréhendée comme partie prenante de notre expérience sensible. Pourtant, nous respirons le pétrole, nous le mangeons, nous nous habillons avec, toute notre attitude corporelle est une chorégraphie du pétrole. “La nouvelle économie minérale façonne durablement les corps de ceux qui s’y trouvent plongés¹.”

D’où vient cette connexion structurelle entre l’existence moderne et le phénomène du pétrole ? Elle tient d’abord à ce que les combustibles fossiles ont été “encapsulés” dans la modernité comme quantité de travail disponible et effective. C’est cette conversion métabolique que pointaient déjà Marx et Engels dans le *Manifeste* (1848), cette capacité de la révolution bourgeoise de la production à “réduire en fumée” ce qui était solidement établi : “Tous les rapports sociaux stables et figés, avec leur cortège de conceptions et d’idées traditionnelles et vénérables, se dissolvent ; les rapports nouvellement établis vieillissent avant d’avoir pu s’ossifier. Tout élément de hiérarchie sociale et de stabilité d’une caste s’en va en fumée².” Dans *Carbon Democracy* (2011), Timothy Mitchell montre clairement comment le passage du charbon au pétrole poursuit ce mouvement de dislocation en s’attaquant précisément aux liens sociaux, politiques ou spirituels acquis dans

Docteur en arts plastiques, Matthieu Duperrex est directeur artistique du collectif “Urbain, trop urbain” (www.urbain-trop-urbain.fr).

Artiste du collectif SAFI (www.collectifsafi.com), fondé avec Dalila Ladjal en 2001, Stéphane Brisset travaille les questions de paysage à partir d’un répertoire de gestes fondamentaux : marcher, sentir, écouter, manger...

PAGE PRÉCÉDENTE
Installation de surface et dômes de sel de Clovelly (Louisiane). Les cavités (50 mètres de large par 300 mètres de profondeur) ne sont pas à l’échelle.

1. Alexis Zimmer, *Brouillards toxiques. Vallée de la Meuse, 1930, contre-enquête, Zones sensibles*, Bruxelles, 2016, p. 163.
2. *Manifeste du Parti communiste*, 1848, chapitre I (nous soulignons).

la résistance à la révolution industrielle qui précède³. Plus près de nous, le caractère croissant de cette effectivité du “capital fossile” est tel que la quantité de travail réalisée depuis les années 1980 est supérieure à celle accumulée durant les deux siècles qui précèdent⁴. Les océans, qui stockent la majeure partie du surplus énergétique de la planète et atténuent ainsi le réchauffement climatique, ont absorbé autant d’énergie entre 1997 et 2015 que depuis 1860⁵. La “dromologie”, c’est-à-dire l’étude des effets sociaux et métaboliques de l’accélération des sociétés modernes⁶, vérifie cet enchâssement thermique, puisque la vitesse, l’accélération et l’avènement logistique du monde échoient majoritairement au pétrole. Par ailleurs, l’immédiateté sensible de la pétro-consommation place à distance la production, par recouvrement des processus qui mènent par mille réseaux sociotechniques de l’extraction du pétrole à la constellation des produits qui en sont issus, au point qu’il est virtuellement impossible d’en remonter le cours, comme d’ailleurs nous n’en pouvons anticiper par l’imagination les issues, ainsi que la négligence vis-à-vis des polymères le montre dans la pollution universelle des écosystèmes. Ce double phénomène, d’une part la séparation production/consommation (grâce à la nature “bon marché” et au capital fossile) et d’autre part l’ignorance du passé comme de l’avenir des produits fossiles, laisse le paysage du pétrole dans une situation d’invisibilité tout à fait singulière. Le leitmotiv des artisans de ce paysage est la “sécurité”, c’est-à-dire la circulation banale, silencieuse et fluide de la matière fossile. Marées noires de Torrey Canyon (1967) et de l’Exxon Valdez (1989), incendie de la plateforme Piper Alpha en mer du Nord (1988), Deepwater Horizon (2010), pollution du delta du Niger : la visibilité des grandes pollutions de ce type s’exprime toujours sur le mode de la soudaineté inattendue de la catastrophe, sans que l’arrière-plan de l’essor du pétrole ne soit interrogé. Il nous faut donc descendre, comme Alice, “sous l’horizon”.

SUIVEZ LE SEL...

En 1901, à Spindletop, près de Beaumont dans le Texas, un geyser de pétrole monte dans les airs à plus de quarante mètres, le plus puissant vu jusqu’alors. Champ de pétrole contenu dans un dôme de sel à trois cent cinquante mètres de profondeur, Spindletop a provoqué le grand boom de l’industrie pétrolière. Pour la Standard Oil, qui ne pouvait intervenir au Texas à cause d’une loi antitrust, ce furent les

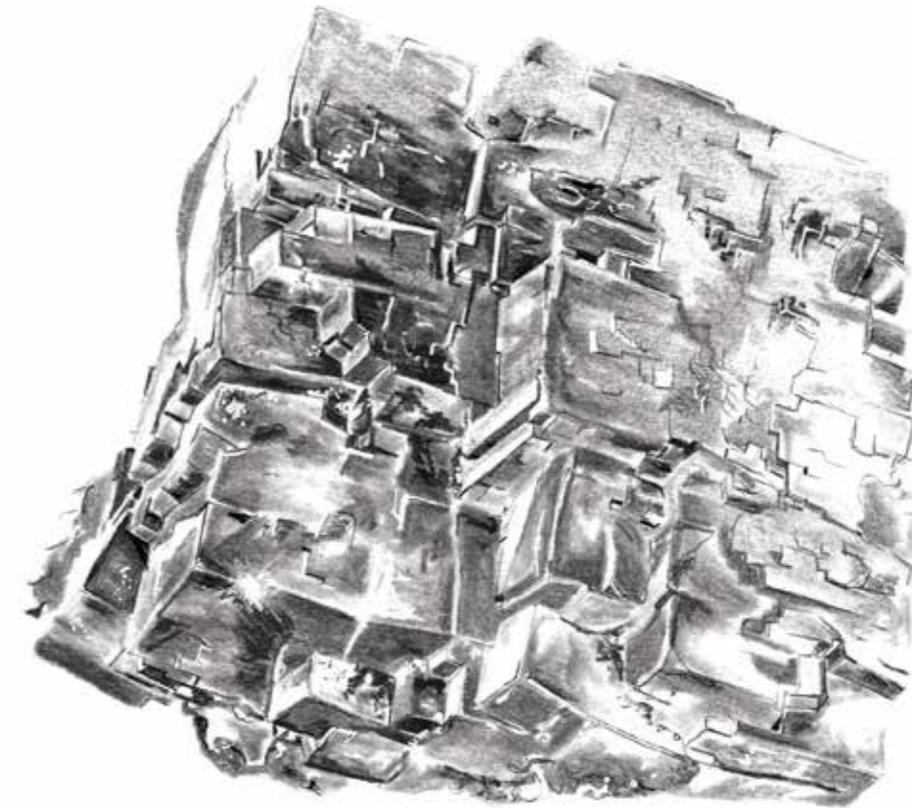
3. Timothy Mitchell, *Carbon Democracy. Political Power in the Age of Oil*, Verso, Londres, 2011.

4. Tere Vadén et Antti Salminen, “Ethics, Nafthism, and the Fossil Subject”, *Relations*, vol. 6, n° 1, 2018, p. 35-36.

5. Peter J. Gleckler et al., “Industrial-Era Global Ocean Heat Uptake Doubles in Recent Decades”, *Nature Climate Change*, vol. 6, n° 4, 2016, p. 394-398.

6. Paul Virilio, *Vitesse et politique. Essai de dromologie*, Galilée, “La philosophie en effet”, Paris, 1977, et Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, traduit par Thomas Chaumont, La Découverte, Paris, 2012.

7. Nous renvoyons au numéro 34 des *Carnets du paysage*, “Sous l’horizon” (2018), dont cet article prolonge l’investigation.



Halite ou sel gemme.

premiers concurrents sérieux, Texaco et la Gulf Oil. Car ce gisement va produire environ cent mille barils par jour, des quantités énormes pouvant alimenter une consommation de masse.

Après ce premier eldorado dans le golfe du Mexique, bien d’autres vont se succéder dans les décennies suivantes, à mesure de l’exploration géologique du diapirisme, c’est-à-dire la formation de masses de sel gemme qui, par différentiel de densité, remontent dans les interstices de strates rocheuses plus lourdes et forment des piliers ou des dômes, parfois de plusieurs kilomètres d’épaisseur. Or, les gouttelettes de pétrole s’échappant par pression de la roche-mère et migrant à la faveur des circulations hydrauliques souterraines sont “piégées” dans des réservoirs géologiques hermétiques. Forment de tels pièges certains plis rocheux et surtout les diapirs ou dômes de sel qui collectent sous leurs jupes ou dans leurs flancs des nappes d’hydrocarbures, comme c’était le cas à Spindletop. On eut tôt

fait de comprendre que les gisements de pétrole les plus prolifiques étaient associés à ces formations salines dont le golfe du Mexique regorge, au bord de la plaque continentale nord-américaine. Aujourd'hui, de très belles cartes bathymétriques mettent en évidence les diapirs dans les eaux profondes du golfe⁸. Tout est devenu sonar, sondage sismique et cartographie dans l'exploitation des dernières frontières du pétro-paysage. "La géologie du socle rocheux solide est une science du vertical, écrit Michael Watts, mais quand elle est exploitée par le marché et pour le profit, elle est une carte – détaillant les interstices pétroliers – qui devient un instrument de surveillance, de contrôle et de domination. Les industries du pétrole et du gaz sont le rêve des cartographes : un paysage de lignes, d'axes, de nœuds, de points, de blocages et de flots⁹."

Mais avant que l'on trouve les moyens techniques de forer offshore des millions de barils par jour, les sociétés pétrolières s'aventurèrent durant les années 1920-1930 dans les contrées marécageuses des côtes de la Louisiane, abondantes en dômes de sel. Les bayous, les terres spongieuses et les marais étant difficilement accessibles par des routes en sol ferme, on adapte alors l'infrastructure d'extraction, avec puits flottant et tubulures de forage sur barge pour ponctionner l'or noir à deux mille mètres de profondeur. On voit dans le faux documentaire *Louisiana Story* de Robert Flaherty (1948) débarquer de la sorte tout un équipage dans l'anse d'un bayou cajun, et le derrick de la Standard Oil repartir par le chenal ouvert dans les herbes du marais une fois le forage achevé. Regardant le stock de brut, on l'évacuait par barils sur barges tant que cela était économique. Dans les années 1950, les pipelines s'imposent enfin, pour relier les gisements en eaux profondes que l'on commence alors à exploiter. Les scarifications multiples que des décennies d'exploitation des marais laissèrent dans le paysage côtier de la Louisiane – à savoir les centaines de chenaux rectilignes pratiqués pour atteindre le gisement et transporter les barils – étaient devenues des emprises idéales pour déposer les gazoducs et les oléoducs, pas moins de cent quarante-cinq pipelines majeurs de brut et des milliers de kilomètres adjacents dès les années 1970¹⁰. C'est à cette période qu'un consortium de compagnies pétrolières (Ashland Oil Company, Marathon Oil Company, Murphy Oil Corporation, Shell Oil Company et Texaco) entreprend de construire le premier et toujours unique port en eaux profondes des États-Unis, baptisé LOOP, afin que les supertankers du Moyen-Orient alimentent plus aisément les raffineries du golfe du Mexique.

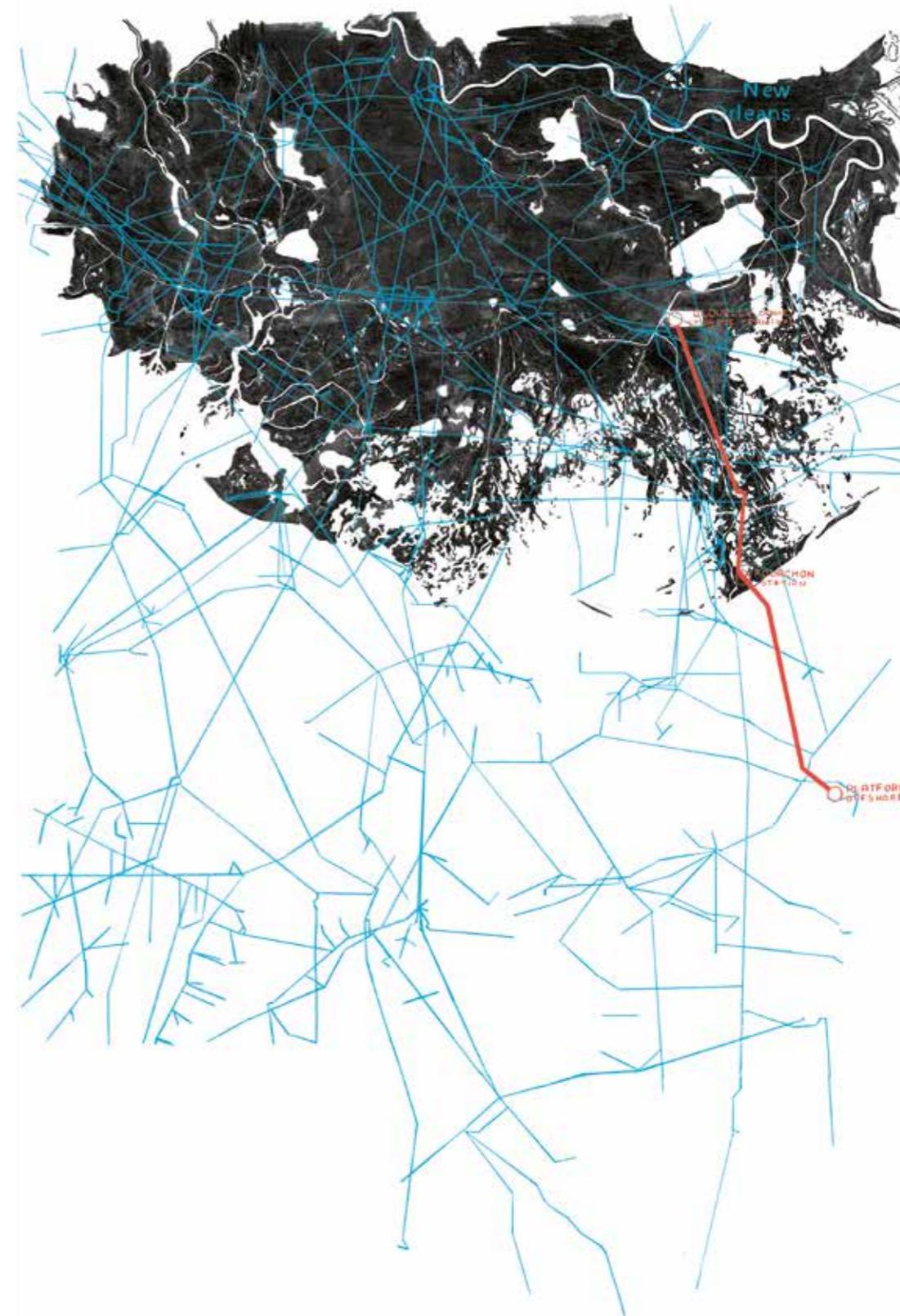
PAGE SUIVANTE

Carte de la Louisiane et du golfe du Mexique mettant en évidence le réseau majeur de pipelines (en bleu) et le dispositif de l'entreprise LOOP (en rouge) : port en eaux profondes, pipeline, station relais de Port Fourchon, stockage en dôme de sel à Clovelly.

8. Pour un aperçu visuel, voir Geoff Manaugh, "Under the Dome", *BLDGBLOG*, 31 mai 2017, www.bldgblog.com/2017/05/under-the-dome/.

9. Michael Watts, "Ville pétrolière : pétro-paysages et futurs soutenables", *Écologie & politique*, vol. 2, n° 42, 2011, p. 66.

10. Jason P. Theriot, *American Energy, Imperiled Coast. Oil and Gas Development in Louisiana's Wetlands*, Louisiana State University Press, "The natural world of the Gulf South", Bâton-Rouge, 2014, p. 189 sq. Il y a aujourd'hui quelque quarante-cinq mille kilomètres d'oléoducs et de gazoducs déployés en Louisiane par l'industrie pétrolière, notamment en ouvrant des chenaux rectilignes dans les marais.

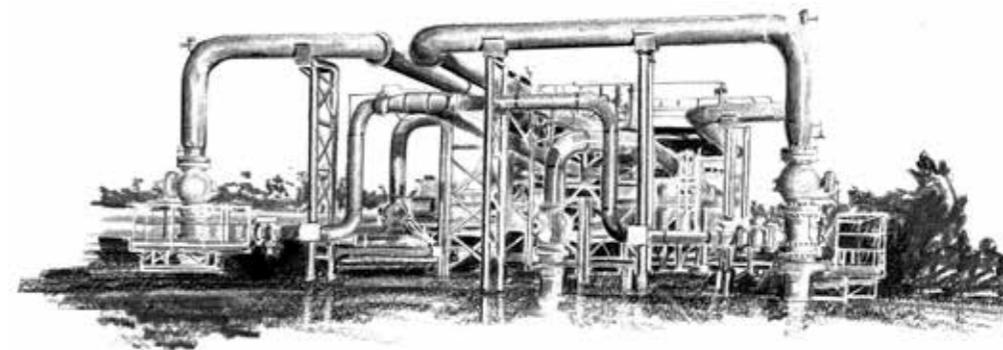


SUIVEZ ENCORE LE SEL...

Dès 1915, les Américains constatent qu'un champ pétrolier épuisé peut libérer un espace de stockage souterrain, en d'autres termes les cavités salines comportent des avantages économiques et sont sûres pour conserver hermétiquement des hydrocarbures liquides. Il y aurait aujourd'hui dans le sous-sol des États-Unis pas moins de mille dômes de sel ainsi exploités en dépôt pétrolier pour une capacité totale de vingt-deux millions de mètres cubes environ¹¹. Les dômes de sel sont des sortes de gratte-ciels inversés, on parle de "structure antiforme". Pour leur propriété d'imperméabilité, ce sont des réservoirs rêvés pour les matières premières, pétrole brut, gaz, voire stockage de déchets radioactifs. En dépit des tests d'intégrité "mécanique" dont se prévalent les compagnies, en cas de géologie instable ou de surexploitation, le risque de fracture et de fuite est réel. À Bayou Corne, en Louisiane, au mois d'août 2012, un dôme de sel exploité en mine par la compagnie Texas Brine (*brine* veut dire "saumure") s'est fissuré et une partie du marais a été siphonnée par la dépression. La même catastrophe s'était produite à Jefferson Island, en 1980 : une immense quantité d'eau fut drainée et aspirée dans les cavités de sel fragilisées, et le lac Peigneur, qui était anciennement d'eau douce, en est devenu salé...

La holding LOOP est, comme son nom l'indique, une "boucle" d'alimentation et de distribution essentielle à la pétrochimie de Louisiane et, au-delà, de tous les États-Unis. Son port en eaux profondes est en fait une sorte de flotteur high-tech dans le golfe du Mexique, connecté au continent par un pipeline sous-marin de cent quarante centimètres de diamètre. À des dizaines de kilomètres des eaux profondes, une énorme station de pompage sur la côte, à Port Fourchon, assure le débit et la pression nécessaire. LOOP prodigue ce service de haute technologie à toute société, privée ou fédérale, mais stocke aussi le pétrole "pour le compte de". Dans le comté de Galliano, à soixante-dix miles au sud de la Nouvelle Orléans et à côté du bayou Lafourche, le centre de stockage de Clovelly s'étend sur une vingtaine de kilomètres carrés et comprend l'accès privilégié à un aéroport et hélicoptère appartenant à Chevron, la deuxième compagnie pétrolière des États-Unis derrière ExxonMobil. Tout le périmètre est ceinturé de digues de protection contre les inondations de plusieurs mètres de haut. LOOP stocke environ soixante-dix millions de barils, soit environ cinq jours de la consommation des États-Unis... ou bien soixante jours de la France. Les réservoirs en surface sont des cylindres immenses de cent mètres de circonférence pour

11. Source : Société salinière de Provence, 2016.

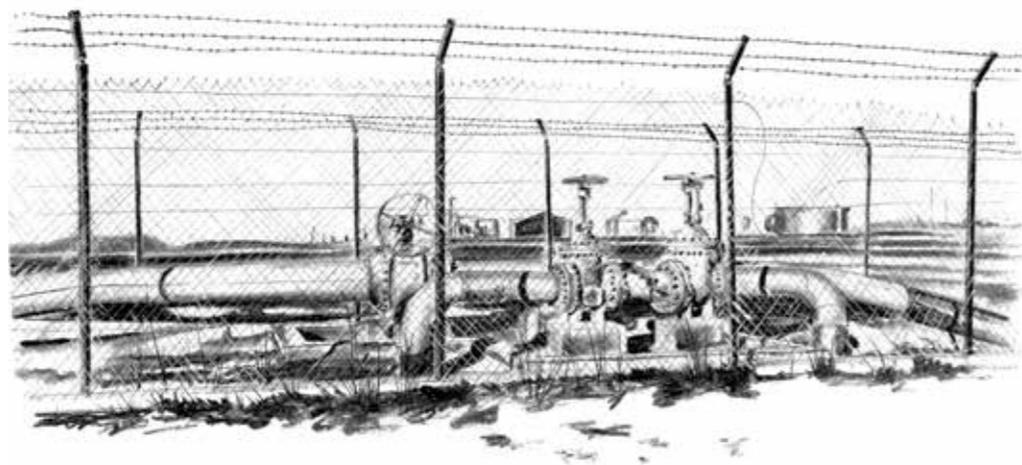


quinze mètres de haut. Avec plusieurs kilomètres de pourtour, un lac artificiel aux rives désolées intrigue. Aucun organisme ne peut vivre dans pareille soupe saline. C'est en fait un réservoir de saumure, infrastructure essentielle au fonctionnement du stockage souterrain de LOOP. À Clovelly, les cavernes de sel sont utilisées de façon plus dynamique qu'ailleurs¹², puisque les débits entrant et sortant se succèdent quotidiennement au gré des transactions de brut. La saumure placée en réservoir en surface est mise à profit pour vider les cavernes ou les remplir. Sa densité étant plus élevée que celle du pétrole brut, on s'en sert de piston pour garantir un stockage étanche à l'air et sous pression constante. Trois gros pipelines de distribution, auxquels sont raccordées les cavernes de sel, pourvoient aux transferts de brut demandés par les clients de LOOP, cette compagnie étant, ainsi que le vante son clip promotionnel, un "maillon important dans la chaîne de valeur de la pétrochimie, entre producteurs et raffineurs".

On trouve un dispositif comparable en France. À Manosque, la faille de la Durance et la petite tectonique de l'Oligocène ont favorisé une sédimentation particulière propice à l'accumulation de sel gemme. Des campagnes de prospection en 1958 ont mis en évidence ce gisement dans l'anticlinal du Luberon de Manosque. À défaut de pétrole, c'est là qu'on stockerait celui venu d'ailleurs, en forant la structure salifère. À la suite de la crise du canal de Suez, l'État français mesurant sa dépendance énergétique impose aux opérateurs (raffineurs et distributeurs) une obligation de stockage autrement baptisée "réserve stratégique" (décret du 10 mars 1958). Parmi les cent vingt-neuf dépôts pétroliers actifs sur le sol français¹³, celui de Manosque passerait presque pour invisible en surface. Sise au beau milieu des collines arborées du Parc naturel régional du Luberon, la société Géosel exploite trente cavités salines pour une capacité théorique de plus de neuf millions de mètres cubes, dont 60 % de produits raffinés.

12. Il existe d'autres grands sites de stockage en cavernes salines, comme Bayou Choctaw, au nord-ouest de Plaquemine, qui contient une partie des réserves stratégiques fédérales. Le terminal portuaire de Saint James, sur le Mississippi, est relié à ces réserves et dispose de ses propres réservoirs de surface. D'autres dômes de sel que celui de Choctaw longent le Mississippi : White Castle, Saint Gabriel, Darrow...

13. Source Europétrole, 2019.



Une fois un dôme de sel foré et tubé, la création d'une cavité procède par lessivage du sel gemme, qui se dissout dans l'eau et produit de la saumure, pompée en surface par une colonne de tubes et temporairement stockée dans l'un des deux bassins de rétention du site. C'est une prise d'eau sur un canal EDF de la Durance qui alimente l'opération de lessivage, laquelle dure trois ou quatre ans avant d'arriver au volume désiré, soit une hauteur comprise entre trois cents et quatre cents mètres pour un diamètre de soixante à quatre-vingts mètres. Quant à la profondeur du toit d'une cavité, elle varie entre trois cents et mille mètres. Un "contrôle de forme" est réalisé par sonar et s'ensuivent les essais d'aptitude puis la mise en place du produit. Le système est alors exactement le même qu'à LOOP en Louisiane : acheminé par oléoduc depuis le golfe de Fos et ses ports pétroliers avec un débit d'environ mille mètres cubes par heure, le pétrole brut ou raffiné est déposé dans la cavité en même temps que de la saumure saturée qui compense le volume restant. Un autre pipeline sert donc de saumoduc, afin de gérer les flux de compensation pétrole/saumure. Cette conduite débouche dans les étangs de Lavalduc et d'Engrenier. Lorsqu'on se promène le long de ces étangs de la région de Berre, rien ne laisse présager qu'ils appartiennent à l'infrastructure complexe du pétrole. On remarque seulement les ruines des anciennes usines de soude et des salins du siècle dernier. Certes, le bruit d'une pompe se fait parfois entendre derrière le paravent boisé, mais comment deviner que vingt-cinq millions de tonnes de sel ont été extraites bien plus loin en Provence¹⁴, acheminées là par canalisation

14. Source : Société salinière de Provence, 2016.

souterraine et alimentant ensuite pour partie les Salins du Midi, à Berre-l'Étang ? Lesquels salins produisent essentiellement du sel destiné au déneigement des routes en hiver... afin que nos automobiles et nos camions continuent à rouler.

Parallèlement au réseau de compensation de pétrole/saumure (pipelines baptisés GSM 1 et GSM 2), traversant vingt-cinq communes et trois départements, un troisième tube, le "pipeline de Manosque" (cent trente kilomètres mis en service en 2007) est opéré pour le compte de la Société anonyme de gestion de stocks de sécurité (SAGESS). Il relie la zone de Fos-Lavéra et ses raffineries afin de doubler les débits de livraison des produits en cas de crise d'approvisionnement de la France. Cette logistique n'est en définitive qu'une petite esquisse des architectures complexes du pétrole, qui par leurs machineries, leurs cuves et leurs tubes desservent le génie de la pétrochimie. De même que les dômes de sel sont des infrastructures "antiformes", le pétro-paysage est un anti-paysage, c'est-à-dire un paysage "en négatif", invisible pour le profane mais ayant une influence certaine dans nos existences¹⁵.

If you don't know where you are going, any road will get you there, rétorquait le chat du Cheshire à Alice. Le propre d'un anti-paysage, c'est qu'il en serait de même si nous nous dotions de sa carte. *Qu'y aurait-il donc sur cette carte ?* demanderait alors Alice. Eh bien, ce sont les digues et barrages successifs sur la Durance. C'est la conduite forcée de la Durance qui débouche après soixante-dix mètres de chute sur l'usine hydroélectrique de Saint-Chamas. C'est l'eau douce de la Durance qui altère l'eau salée de la petite mer de Berre à raison de cinq fois son volume. C'est le sel encore qui appelle la Durance à Manosque, pour forer à haute pression d'eau des cavernes de sel de trois cents mètres de profondeur par cinquante mètres de large. C'est la saumure produite par ce procédé que Géosel utilise comme un piston dans les cavités de stockage afin de les remplir hermétiquement de pétrole ou de les vider. C'est le trop-plein de saumure qui repart en saumoduc à quatre-vingts kilomètres de là, dans les étangs de Lavalduc et de l'Engrenier. Et de Lavalduc le sel part à l'étang de Berre aux Salins du Midi. Sinon, on se demanderait bien, n'est-ce pas ?, comment il pourrait encore y avoir des salins sur l'étang de Berre... C'est de Berre qu'on peut trouver le pipeline qui passe par le chenal de Caronte et relie Lavéra. Et un bout remontera la France, sur l'axe rhodanien, tandis qu'un autre bout retourne à Manosque, où l'on stocke le raffiné comme le brut – neuf millions de mètres cubes...

15. David E. Nye et Sarah S. Elkind (dir.), *The Anti-Landscape*, "Studies in Environmental Humanities", Rodopi, Amsterdam, 2014. J'ai développé cette idée à l'occasion d'une étude consacrée aux seuls pipelines : Matthieu Duperré, "Le pipeline et la clôture de la frontière", in Patricia Limido (dir.), *Du sillon à la skyline. Des lignes et des paysages*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2019 (à paraître).



Le jambonneur devant la pompe relais et station d'entretien du pipeline de Berre-l'Étang.

LES LIGNES D'ERRE DU JAMBONNEUR

Le 7 août 2009, au beau milieu de la plaine steppique de la Crau, au nord de Fos-sur-Mer, un homme assiste à l'éruption dans les herbes jaunes d'une énorme gerbe noire glougloutante. Alertée par la baisse de pression, la Société du pipeline sud-européen aurait pu tarder bien davantage à couper la bonne vanne si ce témoin ne s'était opportunément trouvé là, près du tuyau éventré, dans cette réserve naturelle désertique. Celui qui a assisté pour ainsi dire en direct à la catastrophe – cinq mille mètres cubes de produit épandu – pouvait très bien ne pas y être et l'exploitant de l'oléoduc de pétrole brut chercher plus longtemps

la fuite sur les près de cinquante kilomètres de section concernés. Par un pur hasard, il rattrapait ce jour-là ses heures d'inspection ! Son métier porte un nom étrange, "jambonneur". Il s'agit d'un employé d'une société sous-traitante des exploitants pétroliers (transporteurs, raffineries et dépôts) qui est mandatée pour inspecter quotidiennement toutes les longueurs de canalisations d'hydrocarbures. Un jambonneur possède de bonnes jambes, car il marche tout au long de la journée le long d'une ligne invisible pour le profane. Chaque employé est responsable d'environ quatre-vingts kilomètres de parcours qu'il doit accomplir exhaustivement chaque semaine. À pieds. Aux États-Unis, ce métier d'inspection courante est entièrement motorisé mais en France, du moins jusqu'à une date récente, n'a de valeur que la patrouille pédestre.

Sur les cinquante mille kilomètres de réseau de transport par pipeline que compte le pays, les grands oléoducs (pétrole et produits) ne représentent que 10 % des tracés, essentiellement le long de la vallée du Rhône, de la vallée de la Seine et sur la façade maritime sud-est. Dans une région dense en raffineries, usines chimiques et centres de stockage, à Fos-sur-Mer et le long de l'étang de Berre, les pipelines circulent "en nappe" à certains passages : saumoduc d'Arkema, polyréseau d'ExxonMobil, de LyondellBasell, Total ou Petroineos, GSM 1 et 2 de Géosel, Transéthylène, oléoduc de la SPSE... Les bornes blanches sont le seul repère physique. Dessus, un numéro, le nom du produit et de son propriétaire, un numéro d'appel d'urgence... Mais certains pipelines sont "inertés" par injection de ciment, car il serait coûteux de les déterrer, et d'autres sont sous azote en pression lorsqu'ils sont mis en pause, par exemple autour de la raffinerie de Berre-l'Étang, l'ancienne Shell, qui est à l'arrêt depuis quelques années, en attente d'une hypothétique reconversion. Le jambonneur est incollable sur l'historique de chaque tube, il connaît chaque borne de son parcours, il sait que si le centre de contrôle lui demande une vérification d'urgence "à peu près au niveau de la borne 316", il lui sera plus facile de passer par telle route puis d'emprunter tel chemin au milieu des champs et, par temps de mistral, il préférera se garer en amont ou en aval. Chaque arbre, chaque pierre à proximité du parcours font

partie intégrante du paysage intérieur de cet arpenteur singulier. Si, sous un mètre de terre, le flux silencieux de brut ou raffiné circule au débit de mille cinq cents mètres cubes par heure, lui seul interpolera chacune des microsections abstraites du tube avec l'abolement du chien à la clôture du pavillon, la saladelle bleue qu'on enjambe, le passage des sarcelles au-dessus des agachons de l'étang, le dénivelé de la colline calcaire, la ramure du pêcher à l'angle du pré de la grand-mère, les toussotements du compresseur de la fabrique du noir d'éthylène, les trilles en "tsiié" du pipit à gorge rousse... Il sait ce qu'on cueille ici, ce qu'on chasse là.

Ayant des rudiments en électricité et en mécanique, le jambonneur est recruté pour devenir l'œil du réseau au sol. Un avion vole en sens inverse du sens de marche deux fois par mois. Le parcours doit être toujours débroussaillé à cet effet. Sans doute des drones remplaceront-ils bientôt cette surveillance aérienne. Derrière leurs écrans, les opérateurs du centre de contrôle peuvent avoir un voyant qui signale une baisse de pression ou une défaillance électrique d'une armoire cathodique qui protège le pipeline de la corrosion : dans la grande majorité des cas, le fait d'un capteur défaillant. Sur son temps d'astreinte, le jambonneur doit se rendre sur place au plus vite, contrôler un point de piquage avec un clapet (y a-t-il une émanation de gaz ?), constater une éventuelle usure du revêtement de brai qui exigerait une action de maintenance, etc. "C'est dur de trouver lorsqu'il y a une fuite, mais c'est encore plus dur quand elle n'existe pas !" Quand on insère un racleur dans le tuyau ou quand on actionne une vanne de sectionnement à distance, même si celle-ci possède un servomoteur électrique, il est là pour constater et tout noter. Sur sa tablette GPS de précision militaire, il prend aussi des photographies et consigne des observations. C'est ainsi que ce pin qui pousse à six mètres de l'oléoduc est à présent trop grand, ses racines traçantes pourraient venir enlacer le tuyau. Il faudra le faire couper, on en décidera au prochain briefing. Car l'arbre qui sent les vibrations du flux dans le sol ne différencie par un pipeline de pétrole ou d'éthylène d'une canalisation d'eau. Il est électrisé, comme le jambonneur, par la ligne d'erre hydrocarbonée.